

Du monde bleu*, par Hélène Cadou

*« Et j'ai traduit diverses choses
En langue bleue que vous savez ».*

R.G. Cadou
« Lettre à des amis perdus. »

Pourquoi le bleu ? Pourquoi cette fascination en poésie ? Bleu d'une buée légère, d'un souffle à peine qui deviendrait parole.

L'air que tu respires est bleu, comme le bonheur. Mais, il s'agit d'un bonheur de l'âme et, dans le même temps, du bonheur de dire.

Rencontre, en un instant très rare, d'une grâce et d'une parole donnée.

Injustice du poème. Le plus souvent, travail pour rien, le bleu s'appesantit sans s'approfondir. Des heures et des heures, des pages et des pages, en vain. Et, tout à coup, ce bonheur d'écriture, cette écriture bleue, comme à l'insu du poète, comme en son absence.

Le premier surpris, celui-ci s'interroge : Qui écrit ? Qui est venu ? Qui s'est servi de son langage, de sa fièvre, de sa souffrance ? Dans la mécanique des mots, de la grammaire, des lois du nombre, d'où a surgi l'étincelle ?

Le métier est méticuleux, précis comme celui de l'horloger, de la dentellière ou du mathématicien. Chaque signe s'imbrique l'un dans l'autre. Mais voici que, contre toute attente, l'horlogerie maniaque se déränge.

L'horloge n'est plus celle d'un temps, d'une langue, d'un espace. Une aile est passée. L'instant s'agrandit. On n'ose l'appeler éternité mais plutôt brisure, déchirure.

Voici qu'on parle clair dans le sommeil et dans la nuit.

Le poète est un nageur des grands fonds. Liquide, la poésie qui coule de source mais trop lourde la terre qui le nourrit et, pourtant, l'aveugle l'englué dans sa noirceur et sa menace.

D'où vient le malentendu, la difficulté du poète à respirer en terrain neutre.

Le bleu est, à lui seul, un élément. Une étendue qu'il faut franchir, du bleu matinal aux bleus profonds de l'orage, tellement proches du noir que l'âme, souvent, s'y perd.

On entre en poésie, à chaque fois démuni, sans arme dans le champ de la parole.

Tout est toujours à recommencer, à découvrir.

Ce métier qu'en ferai-je ? Si inutile, si astreignant quand la vie est là, belle comme le jour, à la porte. Rien n'est aussi futile que cet assemblage de mots, cette trame bien serrée que tu appelles un poème. Pour y piéger quoi ?

Rien. Car, justement, tu ne cherches rien, nul avoir, nulle prise, nulle possession si ce n'est un bref, un

immense accroc dans le destin terrestre.

C'est dans le non-dit que surgit une parcelle d'être. C'est sur lui-même que travaille le poète. Son langage devient ce qu'il est.

Il dépouille, il élague, il simplifie, il tend vers une expression si évidente qu'elle serait le noyau intense de l'être.

Le mot le plus banal, le plus courant (celui qui court de bouche en bouche depuis la naissance d'une langue) peut convenir, alors.

S'il survient là où on ne l'espérait plus, juste en lieu et en temps donnés, au détour d'une phrase, comme au détour d'un bois surgit le sentier, la lisière avec, soudain, une grande flaque de clarté, alors tout prend sens, le paysage entier s'éclaire. Ce que vous n'aviez jamais vu, jamais compris, s'illumine.

C'est, encore une fois, le matin du monde. Le temps n'est pas perdu, mais gagné :

*Elle est retrouvée.
Quoi ? l'éternité.*

Ces bonheurs-là en poésie sont si rares qu'ils pourraient tenir dans un livre minuscule, mais ils sont, parfois, tout ce qui reste d'une civilisation.

À quoi bon essayer de nouveau lorsque tant d'autres ont manqué la corde ? La poésie n'est, peut-être, qu'une tentative toujours recommencée vers une illusoire fin. Le poème, le lieu de la plus totale gratuité, le lieu de l'impossible.

Le poète joue contre lui-même. Il refuse le décor, les filets, et plus que tout, un bonheur qui ne serait que de l'adresse. À force de dénuement, il risque le silence. La mémoire même, son meilleur allié, peut devenir son pire ennemi.

Elle sauve pour lui sa part terrestre. Elle le rattache à son histoire qui est l'histoire de tous et sans laquelle il ne serait qu'une ombre.

Mais, trop souvent, la mémoire le trahit. Le poète se dilue dans l'identité des autres et ne trouve plus sa propre voix.

La seule qui vaille quand chaque vie prend place dans le projet du monde.

Si le bleu est la couleur offerte à tous les hommes, celle qu'ils respirent, celle qui répond à leur soif, elle est, aussi, celle qui, proche de la transparence, laisse le mieux, fût-ce dans les plus pauvres conditions, sa chance à l'invisible.

Le langage de l'être, celui de la poésie, se fait entendre, parfois, dans la largesse d'un ciel éclatant mais, mieux encore, dans le dérisoire appel d'un regard de l'autre côté des lucarnes et des grilles.

Du moins, cela se passe-t-il ainsi quand « *l'inconnu* » surgit, travaille pour toi. Pour d'autres ? Sans doute, puisque c'est dans leurs écrits que tu retrouves la trace des sandales de feu, la fulgurance du bleu.

*Edité dans la Revue *l'Atelier Imaginaire* : L'âge d'Homme en 1989